

FRANCIS DANNEMARK

Un livre doit être aussi utile qu'une charrue

Photo: Brigitte GERARD

Quel a été votre parcours scolaire ?

Francis DANNEMARK : Je suis allé à l'école primaire Saint-Vincent-de-Paul à Anderlecht et ai passé mes secondaires à l'Institut Notre-Dame. Dans le supérieur, j'ai été à l'Institut Saint-Louis à Bruxelles, et ensuite à la KUL à Leuven, en philologie romane. Mon idée était alors vaguement de devenir enseignant. J'ai essayé, mais je me suis enfui assez vite !

Pour quelle raison ?

FD : Je trouvais que je n'étais pas un bon prof ! Je ne suis pas très autoritaire, et j'avais une forte tendance à ne travailler qu'avec les élèves que le cours intéressait. En fait, j'ai encore honte d'avoir quitté l'enseignement, car je pense que ce métier est essentiel et qu'il est extrêmement difficile d'être prof. Un petit nombre d'enseignants donnent cours dans des écoles où règnent un ordre et une paix exemplaires, mais pour les autres, c'est une sorte de parcours dans la jungle... Je ne pourrais pas !

À l'école, quelles matières préféreriez-vous ?

FD : En humanités, je suis passé de

latin-grec à latin-sciences. J'étais très curieux, mais j'ai été affreusement déçu par l'enseignement dans cette option. Cela a dès lors renforcé mon choix d'une option littéraire, puisque le reste n'était vraiment pas amusant. J'étais, par ailleurs, le prototype du bon élève : j'aimais bien aller à l'école, et je trouvais épatant d'apprendre ! Dès que j'ai pu lire, je me suis plongé dans les encyclopédies pour la jeunesse, qui m'ont donné le goût d'un peu tout.

La philologie romane, c'était un choix logique ?

FD : Au départ, je voulais faire la psychiatrie, mais les études duraient 11 ans et j'avais des problèmes de santé à l'époque. Alors, comme ma petite amie allait en romanes, je l'ai suivie. Au moment même, j'ai été déçu par les études. Je n'ai compris leur intérêt que bien plus tard, à 35-40 ans, quand je suis devenu éditeur. Je me suis rendu compte que j'avais un bagage, une certaine tournure d'esprit que d'autres personnes dans le milieu n'avaient pas. La qualité et le défaut des universités, c'est qu'on apprend plus à commenter qu'à lire... Je n'ai jamais aussi peu lu que quand j'étais à l'université !

Et d'ailleurs, je pense qu'un certain nombre de profs de français sortent de leurs études très modestement équipés, sans avoir lu ni écrit, alors qu'ils devront faire écrire des jeunes.

Comment en êtes-vous venu à l'écriture ?

FD : J'ai commencé un roman quand j'avais 12 ans, mais je n'ai écrit que trois pages, c'était trop dur ! Mais l'envie était là, et j'ai commencé à écrire de la poésie à 16 ans à l'école, grâce à un enseignant. Tous les profs de français que j'ai eus au cours de ma scolarité étaient des gens épatants, encourageants.

Au départ, c'était plus la poésie qui vous intéressait ?

FD : Oui, et comme j'ai un côté un peu radical, je disais que je n'écrirais jamais de roman. Finalement, il s'est avéré que les poètes étaient un peu ennuyeux. Il y avait, à l'époque, beaucoup de « nuits de la poésie », avec un petit nombre de gens extraordinaires, mais beaucoup qui m'ennuyaient. Et je me suis dit que si j'étais comme eux, je

CARTE D'IDENTITÉ**Nom :** DANNEMARK**Prénom :** Francis**Profession :** écrivain et éditeur¹**Signe distinctif :** écrit pour rendre le cours des jours plus léger...

devais être aussi ennuyeux !

Mes poèmes ont donc commencé à changer, ils sont devenus plus marquants, plus narratifs. Je suis sorti de la tendance de l'époque, qui était de produire une poésie franchement hermétique. Mes poèmes se transformant, ils se sont romancés. Et j'ai éprouvé le besoin d'avoir plus de place, parce que des histoires venaient. Alors j'ai écrit des romans, tout en continuant à rédiger des poèmes. Mais maintenant je n'écris plus de poésie du tout, j'ai arrêté du jour au lendemain !

Que racontez-vous dans vos romans ? Y a-t-il un fil rouge ?

FD : Je crois que tout ce que j'écris parle des liens entre les gens qui se font, se défont, se font mal. Les humains, seuls, sont d'un intérêt total ! La seule chose qui les rend intéressants, c'est leur incroyable tendance à nouer des liens et à les défaire, parfois violemment. Les problèmes de société, de politique sont présents, mais en arrière-plan. C'est donc fatalement plutôt intimiste.

Et avez-vous appris des choses en écrivant ?

FD : Oui, heureusement ! Je trouve que la vie n'est pas très facile, j'ai donc écrit la plupart de mes livres avec l'envie de rendre le cours des jours plus léger... Ce n'est pas pour rendre les gens plus intelligents, mais pour les apaiser, mettre un peu de douceur dans leur vie. Idéalement, l'objectif serait d'augmenter un petit peu le champ de conscience. Un livre qui vous touche peut agrandir le regard. Si je devais choisir un slogan publicitaire, je volerais celui d'une célèbre marque de chocolat : « *Quelques grammes de douceur dans un monde de brutes* ». C'est tout moi !

Vos livres sont effectivement souvent peu épais...

FD : Pour le moment, j'en écris juste-

ment un gros. Mais cela me rend fou, parce que j'ai eu l'idée idiote de laisser se développer dans ma tête un projet de roman avec dix personnages principaux... C'est un cauchemar ! Cela prend dix fois plus de temps qu'un petit roman.

Qu'est-ce que cela vous fait que les jeunes étudient vos romans à l'école, à présent ?

FD : Avant, cela m'agaçait un peu, mais j'ai changé d'avis en découvrant que ce sont souvent des profs très chouettes qui programment des œuvres d'auteurs contemporains et qui les font plutôt bien passer. Je pense qu'un certain nombre de mes lecteurs m'ont découvert à l'école et continuent à me lire, et j'en suis ravi. Cela fait 34 ans que je publie, et c'est génial de voir que de vieux livres à moi vivent toujours... C'est peut-être un peu sot, vaniteux, mais traverser le temps avec des livres, c'est sympa !

**IL FAUT VALORISER L'ENSEIGNEMENT ET MIEUX PRÉPARER LES PROFS**

On dit souvent que l'art est gratuit, mais il est, à mes yeux, fondamentalement utile. Pour moi, petit-fils de paysan, un livre doit être aussi utile qu'une charrue. Tout art permet, en effet, de faire passer des informations complexes, paradoxales, de faire entrevoir des vérités bouleversantes. Il permet de montrer à tout le monde, à qui veut le voir, ce qui d'habitude ne se voit pas.

Pour cela, ne faut-il pas y être un peu sensibilisé ?

FD : Oui, mais cela s'apprend, la littérature en particulier... Si on n'apprend pas à vraiment lire, on ne voit rien. Donc, retour à la case départ : l'enseignement est phénoménalement important ! L'école est le seul endroit où l'on va pouvoir faire cela.

Pas dans la famille ?

FD : Si les parents sont également présents, c'est bien sûr formidable ! Un tas de gens se demandent pourquoi leurs enfants ne lisent pas. Mais est-ce qu'ils

les voient souvent lire ? Eh bien, non... Si personne ne lit dans leur environnement, il y a peu de chance qu'ils se mettent à lire !

Qu'est-ce que vous plait dans le métier d'éditeur ?

FD : Accompagner un auteur et partager des découvertes. On va à la pêche, on a des coups de cœur. L'idée, c'est que ce serait criminel de ne pas publier tel texte. Si on ne le publie pas, il n'existera pas, or il a quelque chose de précieux à partager. Par ailleurs, le travail de l'éditeur est aussi de gagner de l'argent. L'édition, c'est un mélange entre de l'industrie et de l'art, et c'est très difficile de trouver un équilibre. Les temps sont durs, le lectorat diminue, c'est un secteur qui est en crise permanente. Le premier ennemi de l'édition, en littérature, c'est la surproduction. On publie six fois plus de bouquins littéraires qu'il y a 30 ans, et le public n'a pas vraiment été multiplié par six !

Y a-t-il d'autres choses qui vous passionnent dans la vie ?

FD : En-dehors des livres, j'ai une assez grande passion pour le cinéma. Tout y est merveilleux... Ce sont des images du monde, c'est esthétiquement passionnant, chaque bon film est un voyage. Pour moi, ce qui est du domaine de l'art n'est pas du domaine du spectacle, c'est quelque chose que je vis : j'entre dans un livre ou un film, je vis des choses très fortes, moralement et physiquement.

Si vous aviez un message à faire passer aux enseignants, quel serait-il ?

FD : Tenez bon, résistez, c'est un métier essentiel ! Je pense qu'il faut valoriser l'enseignement, mieux préparer les profs, essayer de s'adapter à l'évolution des jeunes, sans pour autant aller dans leur sens. Il y a une rigueur à retrouver. Un des problèmes aussi, c'est la féminisation outrancière de l'enseignement. Il n'est pas normal qu'une jeune femme de 23 ans donne cours dans des classes de rhéto à des garçons de 20 ans... Quelles sont les chances de cette fille d'arriver à faire son boulot ? ■

INTERVIEW ET TEXTE
BRIGITTE GERARD

1. Francis DANNEMARK dirige notamment la collection « Escapes des lettres » aux Éditions Le Castor Astral (cf. concours p. 19).